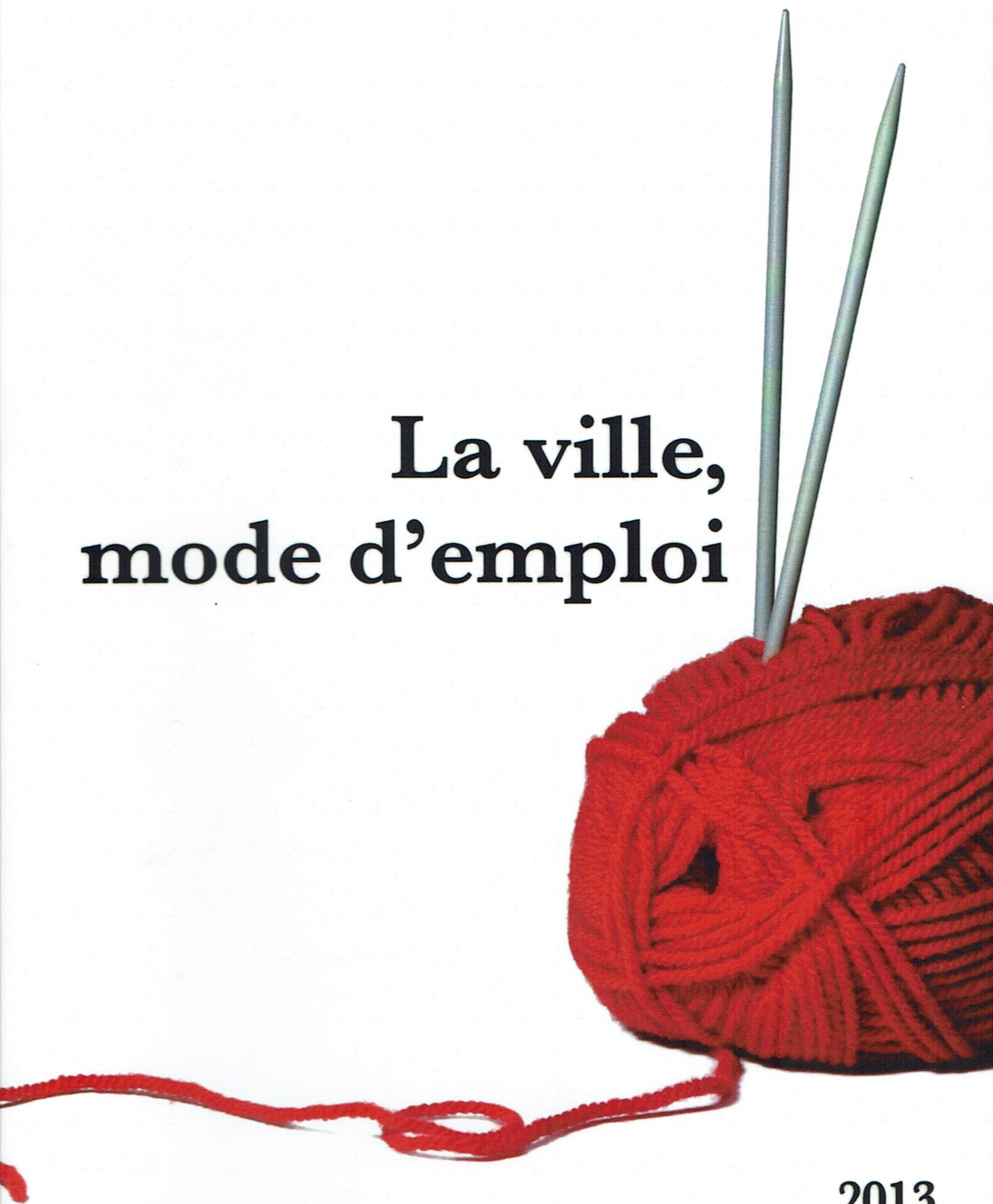


Archipel 36

**La ville,
mode d'emploi**



2013

Desire et Florida

Desire et Florida est un long poème en prose actuellement en cours d'écriture. Il fait suite au poème *Le Chemin de Lennie* (éditions Héros-Limite, 2013), dont il prolonge les thématiques et les obsessions en les élargissant. Cette écriture se développe par le milieu et procède par ajouts et retraits en de nombreuses parties du texte, mimant l'avancée par capillarité des fluides dans les cotons et les tissus. Je propose donc ici un montage de fragments du poème. J'entends ce montage comme un moyen de dépasser l'écueil de la simple présentation intermédiaire et provisoire d'un texte absent dans son ensemble, pour au contraire réaliser le précipité des fragments et de leur agencement. L'écriture trouve ainsi un moyen d'occurrence où l'urgence emprunte des voies que l'ordre habituel ne peut pas offrir et ne sait pas assumer.

les chiens ne sont domestiques que pour un temps, uniquement s'ils sont nourris et régulièrement fatigués. Lorsque l'homme disparaît les chiens se rassemblent en meutes, se battent pour savoir qui est le chef, déchiquettent les petites proies, courent dans la terre, envahissent les ruines, s'enfilent entre les obstacles et sautent par-dessus les anciennes barrières. Leurs urines délimitent de vrais territoires, ils bondissent à la gorge des êtres vivants, ils ne mangent pas d'herbe mais des cadavres et des espèces fuyantes. Ils hurlent d'un bout à l'autre de la ville pour communiquer. Prédateurs et proies sont stressés

lorsque l'air est plus pur, c'est qu'il y a moins d'humains (nos poussières marquent notre terrain, le smog est une retraite où nous vivons dans nos humeurs, de vastes tours disparaissent dans la brume où les autoroutes ne sont

plus que des chapelets de lueurs discontinues) jours et nuits sont contrôlés jusque dans les réserves au loin où les ours dorment calmement

les bêtes sont capturées dans les phares des voitures et restent pétrifiées, les insectes coincés dans une toile d'araignée sont paralysés en une morsure et emballés dans des couches de colle (de simples lampadaires aspirent toute la vie volante des champs, la lumière rouge du stand-by est la plus incroyable partie de la télé) la cendre des volcans capture les cadavres, les os sortent de leur cycle biologique et deviennent des pierres

les végétaux semblent maculés de poussières de plâtre et infectés par le ciment dont le sol est maintenant gorgé (il y a une atténuation des couleurs) partout en lisière des chantiers ils font la jonction avec ce qui n'est pas encore construit et se dressent comme des résistances en éparpillement du bord des routes au loin dans les collines (racines exhumées au soleil avec la rocaïlle pour concurrence) des centaines de petites fleurs sèches sortent de terre et restent vivantes bien qu'elles aient adopté une stratégie de minéral en repli méfiant. Les fleurs deviennent rigides comme du bois, les pétales sont fragiles et tombent au vent

le jus des poubelles demeure en fond de containers, les odeurs persistantes atténuent l'importance de la fraîcheur des ombres dans les locaux à ordures utilisés comme refuges (le soleil tape sur les surfaces bétonnées des barres d'immeubles, les décrochements dans l'ombre des cages d'escaliers sont des formes géométriques creusées dans les surfaces blanchies par le reflet uniforme du soleil, les habitants plissent les yeux puis baissent la tête) les câblages forment des courbes partout, les paraboliques

pendent à chaque fenêtre, le béton brut ne garde pas de marques mais tache mon pull

le vent pousse le sable dans les rues, herbe par herbe, mousse par mousse, le désert revient sans cesse dans les zones urbaines les plus excentrées. Un instant tout semble suspendu (les poussières se déposent dans des pots de peinture fraîche et gâtent les mélanges) les revêtements abîmés s'émiettent par plaques. Les blocs sont alignés au milieu de rien pour conquérir de l'espace (des chèvres meurent assoiffées dans de vastes parkings) le bouillonnement des énergies encore latentes peut conduire à plus de ville ou au retour des grillons

l'alentour des morts n'est pas rendu plus froid par leur présence

les jouets en plastique forment par terre des taches de couleurs qui semblent structurer le désordre croissant des friches, tas de terre poutrelles en dépôts d'huiles du gravier outillages en fouillis des morceaux partout de goudron, la ville avance par à-coups puis stagne (des lignes illégales alimentent frigos et radios sous un pont, lorsque les travaux reprennent, tout ce qui fut installé est détruit, il n'y a pas de pérennité, chaque sueur s'évapore, des Mercedes brûlent dans les champs) le délitement partout, le frisson des choses

le vent traverse les squelettes comme il parcourt n'importe quel tube, de vieux bus abandonnés sont remplis de terre et de graminées qui sortent des fenêtres brisées, la mousse des sièges est gorgée d'eau, capotes usagées boutons épingles canettes, les tôles fendues permettent aux plantes de sortir du châssis par n'importe quel espace vers l'extérieur (les bosses dans la carrosserie sont

des empreintes illisibles, toute surface peut faire cachette, les pierres et la grêle chutent et percutent pour ensuite fondre ou demeurer immobiles) la terre appelle la terre et les carcasses s'enfoncent

il n'y a pas de constance, les affaissements dans le terrain provoquent l'éloignement

lorsqu'il pleut ce sont des gouttes d'eau qui s'éteignent partout dans la terre, puis de partout ces eaux se réveillent discrètement et s'activent en reptations entre les granules, flots de filets en fleuves, des chutes d'eau vertigineuses font suite aux zones arides dans un enchaînement des quantités jusqu'à la mer (nous savons l'emplacement limité des parties les plus larges du fleuve sans nous souvenir des immenses étendues en amont où de simples gouttes ruissellent seules vers le premier cours d'eau) éparpillement au loin des morceaux d'une même parcelle. Lorsque le bois éclate dans le feu, des poussières incandescentes s'échappent par crépitements et se dispersent dans la nuit, les cadavres des poissons se retirent à la deuxième marée

naturellement les corps convulsent

les hippies s'enlisent dans des terrains vagues, canettes et fossiles jonchent le même sol des forêts (les visages sont avant tout des dents et des peaux à demi rétractées) sous un ciel d'aube glacée les soldats fatigués se blottissent dans les lambeaux de leur équipement

les piscines ne restent pas propres longtemps, une couche de feuilles et de poils recouvre les eaux retenues dans les bassins (aucune giclure ne jaillit de la mer Morte) le chlore annule les accroissements organiques (mousses,

moisissures et algues disparaissent en silence) la mérule envahit les caves et s'infiltre dans les lieux sombres et mouillés (au fond des galeries de termitières se trouve la reine qui est une machine) l'usure s'aggrave jusqu'au bout, puis apparaissent de nouvelles nuées

d'éparses filaments semblables à de la ouate ou de la toile d'araignée résultent aussi bien d'une excitation dans l'accroissement des cellules que de la ruine et de la décrépitude (les amanites sont d'abord des boules blanches qui en une poussée déchirent leur membrane dont les restes sont anneaux et lambeaux) la bave des chiens s'emmêle dans leurs poils (dans les décharges des meutes déchirent des restes) le suintement des limaces se mélange aux substances visqueuses des russules. Les renards enragés approchent sans peur des habitations et rôdent entre les remises des jardins communautaires

les digues rendent les inondations possibles, les corps trempent en boue dans des cimetières sinistrés, les pierres s'enfoncent partout car le mélange de terre et d'eau fait la vase, murs et fissures en corniches aux sols de petites herbes, les fosses et les grilles d'égouts, de l'ombre pour y cacher des œufs. Les conditions extrêmes déforment les charnières des portiques, mollusques et bacilles se réveillent soudain, l'eau ronge les peaux, les vers attaquent les matières, ni les arbres ni les végétaux ne drainent les liquides (les champignons envahissent les caves et fragilisent les poutres) les charognards entrent dans la ville, cambent les barrières et se ruent vers les viandes faciles (moustiques et mâchoires se rejoignent) dans les étendues abandonnées le coucher du soleil signifie la nuit vraiment

les viandes lourdes coulent d'abord puis flottent

les prairies sont survolées en cercles par des rapaces à la recherche de mulots, entre les poutres et dans les amas de ferrailles sont dissimulées des gouilles dont le fond est constellé d'effritements de rouille, de vieux fauteuils prennent l'eau (les mousses plastiques sont gorgées d'eaux sales et jonchées de feuilles, les textiles baignent dans la bave des bêtes, les ressorts s'encroûtent) des patrouilles font de brèves haltes (le pouvoir n'accepte pas la perte de territoires, les endroits les plus négligés sont encore surveillés) une cachette se forme dans un emplacement communément oublié

les lucioles forment des amas mouvants sous les arbres (le jour ce sont de petites mouches qui tournent en rondes de phéromones) les larves émettent un peu de lumière dans les herbes puis s'excitent sur les limaces et les escargots pour les manger (les vieilles lignes tombées dans les jardins ne conduisent plus d'électricité) à la base des poteaux les plus tordus le béton déchaussé permet l'infiltration de la rosée et facilite la circulation des bêtes. Les voitures ne passent plus sur les routes défoncées

l'agglomération dégage ses vapeurs (les égouts remontent vers le ciel en émanations qui ne se voient pas tout le temps, les saucisses cuisent en suintant des perles lourdes de graisses froides) derrière les maisons des labyrinthes de linges étendus quadrillent les jardins (les odeurs disparaissent sans retour) les palissades se dégradent si elles ne sont pas repeintes régulièrement, elles s'écaillent et s'effilochent en échardes (lorsqu'une masse s'écrase dans les planches, des morceaux giclent de tous côtés) l'apparition du tressage des fibres dans les tissus anéantit l'illusion des surfaces (les mites creusent les lainages dans l'ombre des armoires et des greniers) des hummers avancent lentement, de leurs fenêtres sortent les rythmes

blasés d'une musique qui bat plus vite qu'eux-mêmes ne roulent

plumes d'oiseaux dans la terre le matin, les jardins sont saccagés de part en part, ce qui n'est pas digéré jonche le sol (il y a des restes partout, et c'est comme si la terre avait régurgité ses propres productions) la mauvaise couleur est appliquée aux choses comme par un effet de décalage cathodique, aux carrefours les animaux se réunissent autour de plaques de vomis comme d'autres autour de gouilles ou de points d'eau (les yeux de bêtes brillent dans la nuit) les papillons déplient et replient leurs ailes en battements de couleurs, les nocturnes se prennent dans les toiles que des araignées ont tissées près des lampadaires, je trouve des seringues abandonnées dans des buissons (la lune est l'astre des ruines, les gens disparaissent lors de balades nocturnes) dans les cinémas tous les strapontins sont éventrés

de même que les marécages nécessitent barrières et grillages, le vent a besoin de résistances qui fassent contrastes et lui donnent consistance (les jus montent, débordent et affluent entre les jalons, comme l'eau dégorge de l'éponge lorsqu'on la presse) les alluvions se répandent sur le sol des déchetteries et subsistent en dépôts qui nourrissent la terre après que l'eau se retire, mousses fraîches et vitres brisées se côtoient au pied des talus. Dans l'espace entre les barreaux il n'y a pas la place pour glisser la tête (la nuit des rats passent en courant d'une parcelle à l'autre et disparaissent dans les taillis, des bruits émergent de partout) appuyés contre les palissades les enfants regardent passer les voitures puis retournent à leurs jeux